

de soubab du Décan. Mais l'homme qui avait opéré cette espèce de prodige n'était plus, et les troubles qui avaient bouleversé le reste de l'Indostan s'avançaient très-rapidement vers le Coromandel, où étaient les principaux établissemens des nations européennes.

Jusqu'alors les facteurs de ces peuples commerçans avaient eu la plus haute idée de la puissance qui dominait dans ces contrées. On respectait ses moindres agens, on se prosternait devant eux, on achetait leur faveur, on approuvait leurs caprices, on supportait leurs vexations, on souffrait leurs insultes; la plus fière de ces nations se serait crue perdue, si elle s'était permis la moindre résistance. Le chef des Français fut le premier qui jugea que le temps de tant d'humiliations était passé.

xxii.  
Moyens  
employés par  
les Français  
pour se pro-  
curer de  
grandes pos-  
sessions dans  
l'Inde.

Depuis long-temps Dupleix étudiait tout ce qui regardait l'Indostan. Il avait acquis sur cet empire des lumières qui auraient pu étonner dans un homme élevé à la cour de Delhy. Ces connaissances, profondément combinées, l'avaient convaincu qu'il pourrait un jour devenir l'arbitre des destinées d'une des plus opulentes régions du globe. Rien ne l'effrayait dans le grand rôle qu'il se disposait à jouer à six mille lieues de sa patrie. Inutilement voulut-on lui en faire craindre les dangers; il n'était frappé que de l'avantage d'étendre la gloire et la fortune de la France en lui procurant une domination nouvelle au milieu de l'Asie, et

en lui envoyant de riches cargaisons que paieraient les revenus des pays conquis. Le développement de ce système, bien ou mal conçu, ne tarda pas à éclore.

Nazerzingue, le second fils de Nizam-Oul-Moulouk, n'eut pas plus tôt vu son père dans la tombe, qu'il s'empara de ses trésors, se fit proclamer soubab du Décan, et confirma Anaverdikan dans la nababie d'Arcate, sur laquelle se trouvaient Madras et Pondichéry. Cet ordre de choses, auquel Dupleix n'avait point eu de part, et qui ne lui laissait espérer aucune influence, contrariait trop son ambition pour qu'il n'employât pas toute sa politique à le changer. Il persuada à Mousaferlingue, qui gouvernait Adoui, et qui était petit-fils d'Oul-Moulouk, de disputer la dépouille de son aïeul à son oncle, et lui donna pour conseil, pour général, pour appui, Chandasaëb, qu'il venait de tirer des mains des Marattes, dont il était prisonnier, et qui avait de la tête, du cœur, des connexions puissantes. Ces deux alliés, soutenus d'un corps de troupes françaises, attaquèrent près d'Ambour Anaverdikan, qui perdit la bataille avec la vie. Sur le théâtre même où l'on venait de combattre, son titre fut conféré à Chandasaëb, tandis qu'un de ses enfans, Mahomet-Aly, le recevait à Trichenapaly, où il s'était réfugié.

Nazerzingue ne fut pas plus tôt instruit de ce qui venait de se passer, qu'il accourut avec une très-nombreuse armée. Comme on était hors d'é-

tat de lui résister, Chandasaëb et les Français se réfugièrent à Pondichéry, tandis que son neveu se soumettait à lui. Le soubab reprenait paisiblement la route de sa capitale lorsqu'il fut massacré dans son camp au mois de décembre 1750. Dupleix fut généralement soupçonné d'avoir ourdi cette odieuse trame. Ce qui est sûr, c'est qu'il eut une grande part au partage qui fut fait des immenses trésors de ce prince infortuné. Le titre, devenu vacant, fut dans l'instant déferé à Mousaferzingue, qui, après l'avoir porté quelques jours, eut le sort de son prédécesseur. Une nouvelle révolution le fit passer au troisième fils de Nizam-Oul-Moulouk, Salabetzingue, qu'à travers mille périls les Français conduisirent à la capitale du Decan Aurengabad, où, au milieu des orages, ils établirent et maintinrent son autorité.

Pour prix de leurs services, les sujets de la cour de Versailles se firent céder de vastes possessions. A la tête de leurs acquisitions était l'île de Chéringham, formée par deux branches du Caveri. Cette île, longue et fertile, doit son nom et sa célébrité à une pagode qui est fortifiée comme la plupart des grands édifices destinés au culte public. Le temple est entouré de sept enclos carrés, éloignés les uns des autres de trois cent cinquante pieds, et formés par des murs qui ont une assez grande élévation et une épaisseur proportionnée. L'autel est au centre. Un seul monument de cette espèce, avec ses fortifications, ses mys-

tères et ses richesses, est plus propre à maintenir, à perpétuer une religion que la multiplicité des temples et des prêtres dispersés partout, avec les sacrifices, les cérémonies, les prières, les discours qui, par leur nombre, leur publicité, leur fréquente répétition, sont exposés au rebut des sens fatigués, au mépris de la raison clairvoyante, à des profanations dangereuses, ou à un oubli, à un abandon que le clergé redoute encore plus que les sacrilèges. Les prêtres de l'Inde, aussi sages que ceux de l'Égypte, ont la politique de ne laisser pénétrer aucun étranger dans la pagode de Chéringham. A travers les fables qui enveloppent l'histoire de ce temple, il y a apparence qu'un philosophe savant qui pourrait y être admis trouverait dans les emblèmes la forme et la construction de l'édifice; dans les pratiques superstitieuses et les traditions particulières à cette enceinte sacrée des sources d'instruction et des lumières sur l'histoire des siècles les plus reculés. Des pèlerins de l'Indostan entier y viennent chercher l'absolution de leurs péchés, et ne se présentent jamais sans des offrandes proportionnées à leur fortune. Ces dons étaient encore si considérables au commencement du siècle, qu'ils faisaient subsister dans les douceurs d'une vie oisive et commode quarante mille personnes. Les brahmes, malgré les gênes d'une assez grande subordination, étaient tellement satisfaits de leur situation, qu'ils quittaient rarement leur retraite pour

se précipiter dans les intrigues et la politique.

Indépendamment des autres avantages que Chéringham offrait aux Français, ils y trouvaient une position qui leur assurait une grande influence dans les états voisins, et un empire absolu sur le Tanjaour, qu'ils pouvaient priver à leur gré des eaux nécessaires pour ses cultures.

Karical et Pondichéry, resserrés dans des limites très-étroites, virent beaucoup augmenter leur territoire. Si ces acquisitions avaient moins d'influence dans les affaires générales que celle de Chéringham, elles étaient bien plus avantageuses au commerce.

Plus loin, les Français se firent donner le Condavir, Mazulipatnam, et les provinces de Montafanagar, d'Elour, de Raghimendry et de Chicakol. Ces concessions les rendaient maîtres de la côte dans une étendue de six cents milles, et devaient leur procurer un grand revenu, et des manufactures florissantes. Les titres les plus honorables furent conférés au chef de leur nation. Il obtint le gouvernement du pays, situé entre le cap Comorin et le Crichna. On soumit à son inspection les nababs et les rajass distribués sur ce grand espace. Les tributs auxquels ces hommes puissans étaient assujettis devaient être déposés dans ses mains avant d'aller grossir les trésors du soubab. Aucune nouvelle espèce ne pouvait être jetée dans la circulation sans avoir été frappée à Pondichéry.

Les parties contractantes ne se dissimulaient pas que ces transactions déplairaient souverainement au grand-mogol; mais son mécontentement ne les touchait guère. On voyait que l'empire avait perdu la plus grande partie de sa force, et que le peu qui lui en restait était menacé de tous les côtés.

Au nord-ouest de la péninsule, les Rajepoutes occupaient, dans les siècles les plus recules, le pays qui s'étend depuis l'Indus jusqu'au Nerboddah; ils en étaient encore en possession lorsque les Mogols entreprirent de les subjuguier. Leur résistance à cette barbare et belliqueuse nation fut assez opiniâtre; mais enfin ils succombèrent, sans devenir tout-à-fait esclaves. Pour faire tomber les armes de leurs mains, le conquérant consentit que les rajass de Jossimir, de Godepour, d'Odepour, continuassent à gouverner leurs états par leurs propres lois, en lui payant un léger tribut. Le plus puissant des trois, et qu'on croit descendre de Porus, celui d'Odepour, se vit encore condamné pour toujours à donner en mariage une princesse de son sang à celui des descendans de Tamerlan qui occuperait le trône impérial.

Les Rajepoutes ont mieux conservé que les autres Indiens leurs traits, leurs mœurs et leurs habitudes originaires. C'est parmi eux qu'on trouve une plus grande vénération pour leurs dogmes primitifs, une déférence plus marquée pour les ministres de leur religion, des superstitions plus

uniformes , plus d'établissmens charitables , et plus de pagodes : aussi leur accorde-t-on une considération particulière , et se regardent-ils eux-mêmes comme fort supérieurs à leurs voisins. Un d'entre eux soutint avec sept ou huit mille hommes un combat très-vif et très-meurtrier contre une armée aguerrie et innombrable. La plupart de ses intrépides compagnons périrent à ses côtés. Avec cinq ou six cents soldats qui lui restaient , il s'ouvrit un passage et se rapprocha de sa forteresse. Sa femme lui en ferma les portes. S'il eût été tué , sa compagne se serait brûlée avec courage ; mais le gendre du grand Rana devait vaincre ou mourir.

Avec leur position , l'énergie naturelle à leurs peuples , les soixante mille chevaux et les trente mille fantassins qu'ils peuvent mettre sur pied , les trois rajas eussent pu , à des époques différentes , secouer un joug détesté ; la jalousie qui les a tourmentés sans interruption a perpétué leur servitude. Ne se réuniront-ils pas un jour pour rompre leurs fers ?

Le Candahar est un pays inégal , tempéré , et , dans sa plus grande partie , susceptible de culture. Il est habité par des peuples d'un naturel féroce , formant trois tribus : celle des Adalis , celle de Rollakis et celle des Afghans , ou Patanes. La situation de cette contrée entre l'Inde et la Perse la fit souvent passer d'une domination à l'autre. Elle a profité du bouleversement des deux empi-

res pour se rendre indépendante. Son premier souverain a poussé d'un côté ses conquêtes jusqu'à la mer Caspienne , et a envahi de l'autre plusieurs provinces de l'Indostan. Il se disposait à s'y étendre davantage lorsqu'il a été arrêté par les Seïkes.

Les Seïkes , zélés adorateurs de Brama , occupent le nord de Delhy , entre Panicot et Thénau. A la fin du dernier siècle ils furent , dit-on , désabusés des antiques superstitions par les ministres même de leur religion , ou , selon Dow , par un philosophe du Tibet. Aux préjugés détruits succéda un matérialisme fort répandu en Perse. Dans ce système , l'universalité des choses compose un tout indivisible , et cette force générale , répandue dans la nature , est ce qu'on honore du nom de *dieu*. Mais ce dieu n'est autre chose que l'immensité même ; de manière que les hommes , les animaux , les plantes , les astres , sont des portions de cette universalité , et par conséquent de l'Être suprême.

Ces principes dangereux excluèrent tout culte : aussi les temples furent-ils généralement abandonnés. On proscrivit même les usages les plus indifférens dès qu'ils avaient le moindre rapport avec les rites religieux. Des motifs qui nous sont inconnus firent respecter le seul établissement des castes , mais avec de grandes modifications. Il est permis de passer de l'une à l'autre , en observant quelque gradation dans ces changemens. Les

étrangers même, qui en étaient absolument éloignés, y sont maintenant admis.

Partout et dans tous les temps, les moindres innovations dans les dogmes sacrés portèrent le trouble dans les empires, et firent verser des torrents de sang. Un peuple vieilli en Asie dans les plus absurdes superstitions a, le premier, prouvé qu'une société entière pouvait passer d'une croyance à l'autre sans que son union en fût altérée. L'harmonie même est devenue plus parfaite entre ses différens membres, parce que, loin de la troubler, ses prêtres l'ont encouragée par tous les moyens que leur fournissaient leurs lumières. Le gouvernement mogol n'a pas aperçu la révolution qui se faisait dans les idées de ses sujets, ou n'y a dé mêlé aucun inconvénient. Tout au plus, il a regardé les Seïkàs comme une secte, et non comme une nation. Ils ne l'étaient pas en effet d'abord, mais ils ne tardèrent pas à le devenir.

Des hommes qui avaient si unanimement, si fièrement rompu un joug religieux cimenté par des milliers de siècles, devaient souffrir l'esclavage civil très-impatiemment : aussi recouvrèrent-ils leur liberté originelle dès que les discussions de leurs oppresseurs leur en laissèrent entrevoir la possibilité. Les avantages dont on les vit jouir furent remarqués par leurs voisins, et ceux d'entre eux que la tyrannie de leurs brames, que les vexations de leurs despotes révoltèrent le plus, vinrent chercher un asile dans cette contrée for-

tunée. Ces nouvelles forces inspirèrent de l'ambition aux Seïkes. Ils ajoutèrent à leur territoire la province de Pendjab, la plus grande partie du Moultan et du Sindhy, les deux rives de l'Inde jusqu'à Cachemire, et tout le pays entre Lahor et Serhend.

Ces peuples vivent aujourd'hui sous une espèce d'aristocratie. Leurs six chefs, accompagnés des principaux capitaines de la nation, se rendent tous les ans à un ermitage bâti dans une situation agréable, à douze ou treize lieues au sud de Lahor. Là sont réglées en fort peu de temps les affaires publiques. Si les différens membres de cette espèce de parlement n'étaient pas d'accord, la contestation serait terminée par un souverain pontife qui a été conservé, on ne sait pourquoi, et qui est président-né de l'assemblée.

Toutes les relations s'accordent sur la prospérité des régions soumises aux Seïkes. Mais ce meilleur ordre de choses durera-t-il long-temps ? On ne le saurait croire. Les généraux ne doivent aucun compte de leur conduite au peuple, et leurs places sont héréditaires. Tarderont-ils à soumettre leur nation à ce pouvoir arbitraire qui fait le malheur de toute l'Asie ?

Mais, avant que la nouvelle république fût arrivée au point de dégradation où le depotisme conduit un peu plus tôt ou un peu plus tard tous les pays qui lui sont asservis, avec ses cent mille hommes de cavalerie et ses cinquante mille fan-

tassins, elle pourrait avoir fait beaucoup de mal aux Mogols. Il ne lui faudrait que de l'artillerie pour avoir au midi, contre la cour de Delhy, les mêmes succès qu'elle a eus au nord contre le Candahar, privé comme elle d'armes à feu.

Les Djates ont toujours été traités comme une race dégénérée par les Rajepoutes, dont ils sont censés descendre. Ces peuples humains et laborieux occupaient le royaume d'Agra lorsqu'ils furent asservis par les Mogols. On réduisit leurs rajas à une condition privée; mais ils conservèrent la propriété d'un terrain suffisant pour leur subsistance. Un de leurs descendans, qui avait de l'activité, de l'ambition et du génie, profita des désordres de l'empire pour recouvrer une partie des droits dont sa nation s'était laissé dépouiller. Il s'était fait un singulier droit des gens. Sa maxime était que tout pays où son cheval avait mis le pied lui appartenait, et il s'en emparait sans scrupule. Cette politique l'avait rendu possesseur d'un assez vaste territoire avant l'irruption de Nadir-Chah dans l'Inde. L'anarchie où tomba alors cette malheureuse nation agrandit encore son domaine, et lui donna plus de consistance.

La fortune de cet homme hardi, entreprenant et heureux, ne passa pas à son successeur. C'était un enfant dont les oncles se disputèrent la tutelle les armes à la main. Ces querelles firent rentrer dans les mains des Mogols les possessions qui en étaient sorties. Il ne reste aux Djates qu'un

assez grand nombre de grosses aldées entourées de bonnes fortifications. Les remparts font la sûreté des cultivateurs et des récoltes. Un pareil état n'est plus rien; mais il peut sortir de ses débris des soldats qui fatigueront de nouveau un empire épuisé.

Mais, de tous les ennemis du Mogol; il n'y en a pas de plus dangereux que les Marattes. Cette nation, devenue depuis quelque temps si célèbre, occupait, autant que l'obscurité de son origine et de son histoire permet de le conjecturer, très-anciennement les Gattes. Ses habitans furent joints dans leurs montagnes par beaucoup d'autres Indiens que la crainte ou les armes des Mahométans chassaient des fertiles plaines de la péninsule. Les uns et les autres portèrent bientôt le vice et la licence à tous les excès qu'on doit attendre d'un peuple ignorant qui a secoué le joug des préjugés sans mettre à leur place de bonnes lois et des lumières. Dégoûtés des occupations louables et paisibles, ils ne respiraient que le brigandage. Cependant leurs rapines se bornaient à piller quelques villages, à détrousser quelques caravanes. Le peu de liaison qu'il y avait entre les différens cantons, l'espèce d'anarchie où chacun vivait, ne permettaient pas des entreprises plus considérables.

Dans ces contrées existait une très-ancienne famille, connue sous le nom de *Bousalo*, qui se croyait ou se disait issue d'un prince Rajepoute. Sevagi, un des rejetons de cette illustre race, se